

### LE GRIFFON FAUVE DE BRETAGNE

### ET SON DESTIN



par R. de KERMADEC

\*\*\*\*\*

Sous son dur pelage rouge, un rude compagnon de taille moyenne, mais de très grand train, mordant, brave jusqu'à la témérité, endiablé au fourré, fin de nez et gorgé comme les meilleurs, violent sur la voie et d'une tête d'enfer, tel était notre héros.

Tous les témoignages concordent, depuis du Fouilloux et au delà, jusqu'à nos jours, pour le dire sans peur, sinon sans reproche. Il était donc difficile à ameuter, en vertu de cette ardeur excessive le portant à courir tout quadrupède même domestique, en dépit du dressage et des plus énergiques sanctions.

Toute race a son péché mignon, ici qualité poussée à l'excès, passion dévorante de la chasse. Jusqu'à ses derniers beaux jours, il y a environ soixante ans, lorsqu'il formait encore chez les Saint-Prix, les du Frétay, les Madec et autres, d'importants équipages à lousps et sangliers, le Chien Fauve est demeuré le digne descendant de ceux qui, aux côtés des chasseurs à l'épieu des anciens temps, attaquaient animaux autrement redoutables dans les vastes sylves maintenant disparues.

Il n'est nullement téméraire, en effet, de lui accorder antiquité au moins égale à celle du Ségusien à sombre et rude fourrure de la période Gallo-Romaine, dont le griffon du Nivernais, suivant Pierre Mégnin, est le légitime

descendant. Il y a d'ailleurs plus d'une affinité, soit physique, soit morale, entre le chien fauve dit de Bretagne et le noir feu grisonnant, qui, de l'ancienne province du Forez, pays des Ségusiens, s'est répandu par la vallée de la Loire dans les plaines de la Nièvre. Il existe grande ressemblance entre leur architecture céphalique. L'un et l'autre intrépides aux fourrés, chasseurs de bêtes noires et de lousps, durs à discipliner, sensiblement de même taille, autour de 20 pouces et plus, de même poil et dans la gamme des fauves, l'un et l'autre apparentés. Il n'est pas rare de voir des Nivernais à peine sellés de noir, de même que des Bretons. C'est devant un de ces derniers (peut-être le plus typique que les efforts de la Société Canine Bretonne aient réussi à faire figurer en l'une de ses expositions), qu'étant dans le ring avec le président de la Société de Vénérie, il me disait que la Nièvre le revendiquerait volontiers pour l'un de ses enfants. Depuis une quarantaine d'années au moins il y a eu certainement des croisements entre ces races. Au temps de mes débuts, lorsqu'il existait encore des griffons vraiment purs en Bretagne, de nombreux achats étaient effectués dans la Nièvre. Il y eut les inévitables mariages et nous importâmes également dans cette province, puisqu'on vit

durant plusieurs années, aux Tuileries, des lots de « Bretons-Nivernais » en provenance du Nivernais. Qu'il y ait donc des rouges à selle foncée comme les griffons Nivernais, cela n'est que très naturel. Il n'y a nullement lieu de déplorer ces alliances entre variétés qu'il était si légitime d'unir. Si les veneurs du Sud-Est ont su mettre sur pied un club prospère dont un des soins les plus louables a été d'éliminer les briquets, un moment tolérés, les efforts de la S. C. B. demeurent vains. Bretons et Nivernais chiens de 0<sup>m</sup>,60 à 0<sup>m</sup>,63, vigoureux et solides sont seuls intéressants, les briquets de 0<sup>m</sup>,50 leur ressemblant plus ou moins, étant des dérivés dégénérés indignes d'attention.

sanglier demeurait, pour lequel elle excellait. Sa finesse de nez lui permettait encore le courre du lièvre : il est reconnu que les bons chiens à loup sont bons sur la « beste légère ». Le baron du Frétay, dont l'équipage de 20 couples de fauves était à l'apogée en 1865, dit expressément que sa meute courait le lièvre en début de saison avant de commencer les chasses de louvards. Mais, et lui, et Saint-Prix et autres qui s'adressèrent au comte le Coulteux, pour se plaindre du caractère de leurs toutous et demander remède, avouent qu'ils étaient très durs à discipliner. Disposant du personnel voulu et des grands moyens, ces veneurs durant un temps, et parce que leurs chiens montraient sur le



Après les échanges exécutés entre régions, il ne serait nullement surprenant de rencontrer désormais en dehors de Bretagne les plus typiques représentants de notre race. En effet, elle est complètement abandonnée chez nous, injustement et depuis longtemps. En 1899 pour la dernière fois, j'ai eu le plaisir de voir réunis huit ou neuf couples de véritables fauves, aux confins des Côtes-du-Nord et de l'Ille-et-Vilaine. Dès cette époque, le Finistère, qui, un peu plus de trente ans auparavant, retentissait des exploits des plus fameux équipages à loups qu'a célébrés le R. Davies, ne connaissait plus que des descendants épars et de plus en plus diminués de ces chiens réputés.

Les croisements seuls ont fait disparaître peu à peu la race de notre sol. A défaut du loup qui n'était plus, le

loup un mordant inconnu des autres races, tolérèrent leur défaut. Puis on voit très clairement qu'ils se fatiguèrent à dompter des gaillards, dont le plaisir consistait à occire pour se distraire veaux et poulains assez fâcheusement inspirés pour galoper à leur vue. La grande autorité qu'était M. Le Coulteux conseilla la retrempe par le Griffon vendéen avec retour immédiat à la race, pour conserver type et qualités. Il ne paraît pas avoir été bien compris, ou plutôt il semble que le croisement donnant des chiens plus maniables, on fit en certains élevages des alliances répétées avec le Vendéen ; d'où substitution de race. A mes débuts, il y a plus de quarante ans, j'ai connu un petit équipage, alors en pleine évolution de ce genre. J'y acquis même les deux seuls

chiens fauves authentiques que j'ai eu l'heur de posséder, qui n'en craignaient rien comme amateurs de quadrupèdes domestiques, pour bien prouver la pureté de leur ascendance, sans doute. Il est très curieux que le croisement vendéen ait toujours été pudiquement caché, inavoué, alors que, de loin, il a le plus contribué à l'évolution, puis à l'élimination du vrai type Breton. N'ai-je pas vu dans mon ring, il y a quelques années, une paire de griffons sous poil fauve clair, présentés comme Bretons et dont la tête et l'ensemble faisaient pur Vendéen ? Deux jolis sujets d'ailleurs, mais nullement Bretons. Ayant eu l'honneur de correspondre durant un temps avec sans doute le dernier témoin de la belle époque, M. Henri de Mauduit, veneur passionné, mort presque centenaire, je fus par lui renseigné sur cet état d'esprit quant au croisement vendéen, qui l'intriguait aussi. Je lui dois confirmation des motifs qui poussèrent les uns et les autres à modifier leurs serviteurs à quatre pattes de manière si difficile. Il y eut bien d'autres essais d'amélioration et l'un d'eux dut peser d'un grand poids dans le destin de notre race. M. du Frétay, un des plus en vue des veneurs bretons, avait exposé à Paris, puis à Londres en 1869 et connu de grands succès. En Angleterre, ses chiens furent classés avec les Otterhounds et il vendit beaucoup d'élèves dans ce pays, en Ecosse et en

Irlande. Tant de succès le mirent en évidence près de ses compatriotes, au moment précis où la consanguinité, écrit-il, le mettait en embarras. La consanguinité et les séances de dressage au collier de force sans doute, dont il ne fait pas mystère, commençaient à le rebuter. Il entra alors en correspondance avec M. Le Coulteux, propriétaire d'une meute de Bloodhounds célébrée en son *Manuel de Vénérerie*. Ces Bloodhounds, il est à peine besoin de le dire, ne ressemblaient pas absolument aux chiens, hélas ! encombrés de tissus relâchés que la mode et le manque d'exercice ont depuis imposés. Les aquarelles d'O. de Penne illustrant le volume le démontrent clairement. Leur propriétaire forçait avec eux les grands animaux de vénerie et ils étaient admirables chiens de change, ainsi qu'en témoigne une anecdote topique narrée dans le volume dont nous parlons. Le veneur breton acheta donc de ces Bloodhounds et opéra des croisements. En 1873, il exposa à Paris des fauves et des croisés Bloodhound et obtint avec une médaille d'or un grand succès de curiosité. Il devint le point de mire de ses compatriotes qui ne juraient plus que par lui et son idée. Le prestige de tant de succès flatteurs n'est pas vanité. Qui-conque avait des fauves déjà plus ou moins modifiés par croisement, n'osait avouer s'être servi du Vendéen, trop mince seigneur près de la vieille



race de Saint-Hubert. Et pourtant ! Une très jolie gravure orne l'ouvrage *Mes chasses de loups*, du baron du Frétay, représentant un trio d'hirsutes, sous la rubrique « Chiens fauves de Bretagne ». Or pour qui sait son affaire, l'examen de cette image révèle bien un authentique fauve à tête relativement longue et stop peu accusé comme il se doit, accompagné d'une paire à robe claire portant tête vendéenne, aux lignes plus refoulées, avec l'oreille presque plate qui de temps à autre apparaît chez certains chiens de cette race. Il y a donc tout lieu de penser qu'en cet équipage, comme dans les autres, le croisement vendéen, en somme, prévalut. Nos veneurs bretons, en suivant le conseil d'un homme aussi éminent que M. Le Coulteux, eurent raison ; mais ils allèrent trop loin et c'est peut-être aussi parce que pris de quelques remords qu'ils ne tenaient pas outre mesure à avouer l'aventure. Notre chien donc profondément modifié, le loup disparaît pour de bon et le sanglier, en Basse-Bretagne, tout au moins, ne doit faire retour sérieux que vers 1895. De 1886, qui vit prendre la dernière portée de louvards, à l'an 1895, il n'y eut, autant dire, plus de grands animaux dans le Finistère. C'est alors que les veneurs se mirent tous à la chasse du lièvre et que commença la vogue extraordinaire du chien Porcelaine. Le petit équipage de fauves vu il y a une trentaine d'années dont j'ai fait mention plus haut, conservé par miracle, jusqu'alors en dehors de la Bretagne bretonnante il est vrai, succomba précisément peu à peu, par croisement continu, avec le Porcelaine.

De l'hiver fameux de 1895, à la guerre, et avec des fortunes diverses, le sanglier vit augmenter ses effectifs dans des proportions assez fortes pour nécessiter l'achat de chiens susceptibles d'en réduire le nombre. Les vautraits, montés en bâtards anglo-poitevins en général, n'avaient pas à s'inquiéter d'un choix. Il en fut autrement pour les chasseurs à tir. C'est un peu avant le début de ce siècle que je vis introduire dans ma région, achetés chez des bouchers de la Nièvre et du Morvan, de jolis griffons noir et feu à selle noire étendue, de 0<sup>m</sup>,58 à 0<sup>m</sup>,60, destinés à remplacer près de nos porteurs de fusil les derniers chiens indigènes disparus, éliminés par les Comtois dont le mordant au sanglier ne s'affirmant pas excessif demandait pour cette chasse des suppléants. Destinés à un travail, en somme d'exception, leur effectif ne fut jamais assez considérable. En dépit des efforts faits

par deux amateurs de mes environs, qui se pourvurent, eux, de grands Vendéens-Nivernais chez leur créateur, chiens excellents sur tout gibier pourtant, jamais jusqu'en 1914 aucun griffon n'a détrôné chez nous le chien de Franche-Comté.

Après, ce fut la nuit et l'effondrement général du chien de petite vénerie et de tout, au point qu'au lendemain de l'armistice on ne trouvait plus un toutou quelconque pour fusiller un sanglier ; celui-ci pullulait alors. Depuis quinze ans, on s'est remonté péniblement en chiens quelconques, les petits équipages composés d'une dizaine de couples de Comtois ou Artésiens ont disparu à jamais. Le goudronnage des routes, la chimie agricole, les conditions nouvelles de la chasse rendent désormais impossible le courre d lièvre ; ce n'est pas l'agonie, mais la mort.

Comme il restera toujours quelques impénitents de la chasse au courant et enfin quelques bois ou coins privilégiés où ils pourront satisfaire leur passion, la Société Canine Bretonne songea, puisque les races de chiens collés à la voie semblent éliminés par les circonstances, à remettre en honneur le griffon de nos ancêtres, tout désigné en vertu de ses qualités d'initiative et de ses scrupules légers quant au « tout par la voie » comme convenant à nouveau aux chasseurs ingrats de sa patrie.

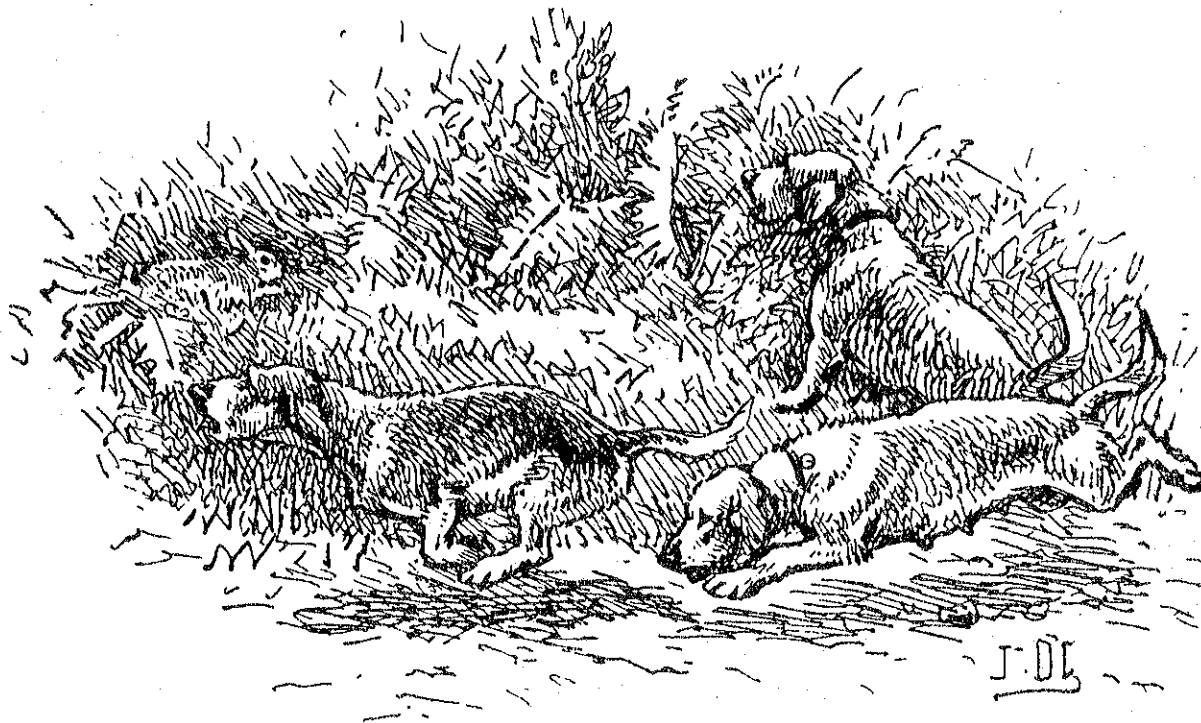
De concert avec la Société de Vénerie, en nous inspirant des chiens vus jadis, des quelques bonnes photographies ou portraits conservés par hasard, de la documentation écrite heureusement abondante, nous établimes une échelle de points. Elle parut en 1922 dans le livre des standards de la Société de Vénerie, illustrée de l'image de *Lourdaud*, de la meute disparue depuis des lustres, de M. de Madec, habitant près de Quimper. A défaut d'un bon dessus, le chien a une tête très typique et un excellent poil très dur, nullement broussailleux, ainsi qu'il sied, historiquement. Je ne reprocherai à notre pièce que d'admettre les chiens trop petits de 0<sup>m</sup>,55, tournant par conséquent au briquet. Les très beaux chiens de M. du Frétay et consorts avaient de 0<sup>m</sup>,60 à 0<sup>m</sup>,63.

Ni cette indulgence, au moins provisoire, à l'instar de nos collègues du Nivernais, ni les appels pressants, adressés de tous côtés, n'ont abouti à rien. Après le succès foudroyant de l'épagneul indigène, nous espérons que notre courant, si propre à servir même en paire et dans les plus extra-

vagantes difficultés, aurait lui aussi son heure. Il n'en a rien été. Nous avons bien vu quelques mauvais briquets de 0<sup>m</sup>,50 sans os, ni corsage, ni type, un chien à peu près avouable c'est tout. Je frémis toujours quand je vois primer dans les provinces les plus improbables et par des arbitres peu connus de prétendus Fauves de Bretagne. Car, sincèrement, je crois que l'antique race s'est fondue et s'est effacée au sein d'autres groupes dignes ou indignes d'elles. S'il reste quelque griffon à l'instar moral plus ou moins, et aussi physique du défunt, c'est dans la masse des Nivernais qu'il le faut chercher. On voit vendre des Nivernais et on parvient à les réunir en nombre. Ce ne sont pourtant pas chiens de demoiselle, preuve que les hardis gaillards ont encore une clientèle. Si donc on ne peut dénicher nulle part des fauves, personnages d'un genre identique, c'est que tout simplement il faut en sonner le glas. Il y a quelque mélancolie à voir disparaître les vieilles races, comme les institutions vénérables. Elles ont eu le grand mérite de durer et par conséquent d'être aptes à se

à la loi du moindre effort en jouissant des effets heureux d'un croisement répété, jusqu'au jour où les beaux fils de ces unions avec l'étranger sont devenus eux-mêmes sans intérêt parce que sans emploi. Et voilà pourquoi je suis à ma table en ce soir de printemps naissant, écrivant une oraison funèbre.

On ne voudrait pas cependant, ne serait-ce que pour ne point injurier le renouveau, terminer sur si triste note. Comme je l'ai dit, notre vieux chien national a pu laisser ailleurs et sous autre nom, des descendants dignes de lui en courage et en vigueur ; il a jeté sûrement aussi, comme nos plus vieilles races françaises, un diminutif dans la personne d'un basset. Il y a de ces petits bassets lestes et vifs de 0<sup>m</sup>,35 environ, aptes à passer les talus comme il convient de le savoir dans le pays, véritables miniatures du défunt. Oh ! il y a les croisés de Teckels sournoisement, et de beaux toutous qui ne sont autres que des Vendéens rouges ou fauves ; mais il existe de véritables bassets fauves de Bretagne, pas des quantités. On en voit cependant de très typés de temps à autre, dans le



perpétuer suivant une formule bien définie, conformément aux lois de la nature. Rien de manufacturé et d'instable chez elles ; elles sont ce qu'elles sont, façonnées par les siècles. Les améliorer en atténuant en elles un défaut congénital sans en compromettre les caractères propres, est un grand art. Nous avons manqué de grands artistes et de connaisseurs en zootechnie, puis nous avons cédé tout simplement

ring. Une certaine activité commerciale règne autour de lui ; mais il a été impossible de créer un club chargé de la défense de ses intérêts. C'est le prototype du Basset débrouillard, ami des tireurs demandant le collaborateur propre à faire jaillir du fourré la bête maline qui n'en veut rien savoir ; mais un détail lui nuira toujours, c'est sa jolie robe attirante aux fusils trop chauds. Il n'a point d'autres défauts,

car il n'est ni plus ni moins disciplinable que les autres Bassets portant poil de bique ; il y a ce que je viens dire, à cause de quoi j'en vis périr plusieurs au champ d'honneur.

Mais ce n'est plus cela : *l'Autre était le véritable.*

Béniissons cependant le grand saint Hubert pour nous avoir laissé bassicot, pour un temps. Ainsi la génération qui a vu finir *l'Autre* pourra, jusqu'à son

dernier jour, contempler sa tête en celui qui nous reste (cette fameuse tête !) et le vétéran regardant son « Tambour » au coin du feu, revivra intensément le passé, se disant : « Eh oui, c'était un fameux lapin, quand même, l'infernal toutou de nos vingt ans. »

(Croquis de J. Oberthur.)

R. DE KERMADEC.

*Cet article extrait de l'almanach du Chasseur Saison 1933-1934 nous a été aimablement communiqué par Monsieur Didier LE HENAF*

*Je me permettrais d'ajouter un commentaire à cette oraison funèbre de M. DE KERMADEC, connaisseur en Fauves par excellence. Non, le Fauve de Bretagne n'est pas mort, un demi-siècle après cet écrit, il est ressuscité et est bien vivant.*

*Après avoir connu toutes les viscissitudes et les retrempe mal faites, que nous signale l'auteur, ce qui explique les poils mous hérités du Vendéen, les taches blanches héritées du Porcelaine, le noir du Nivernais ou du Teckel pour le Basset, comment voulez-vous avoir beaucoup de sujets typés comme pendant certains commentaires de jugements l'affirment ! C'est impossible !*

*Recherchons d'abord les caractéristiques fondamentales de la race. 1°) Le caractère qui heureusement a été conservé ; 2°) L'ossature qui doit être forte ; 3°) Le poil qui doit être court et rêche au toucher et de couleur fauve ; 4°) L'allure générale d'un chien rustique. Ces traits sont valables pour les deux variétés, le basset devant avoir les antérieurs droits et forts. 5°) La tête avec un crâne plein cintre et non large, avec des oreilles légèrement tournées.*

*D'autre part regardez bien les croquis de J. OBERTHUR qui illustrent ce texte et sans complaisance comparez-les avec les têtes de vos chiens, vous en concluez qu'il n'y a pas beaucoup de chiens vraiment typés. Alors soyons réalistes et reconnaissons que nos excellents chiens sont très peu nombreux, mais qu'ils existent. Qu'il y a beaucoup de très bons chiens ce qui est très bien pour une race moribonde il y a un demi-siècle et que nous avons de très nombreux bon sujets qui disparaîtront petit à petit au profit des deux premières.*

*C'est la grâce que je souhaite à la race et vive la résurrection du Fauve de Bretagne.*

B. VALLEE